

bach, Soubise, recevait comme par dérision le bâton de maréchal, et, trop heureux de ne plus être en cause, assistait à distance aux incroyables exploits des Prussiens. Dans sa lutte contre des ennemis cinq ou six fois plus nombreux et sans cesse renouvelés, Frédéric avait vraiment mérité le nom de Grand. L'Europe, qui s'était fait un jeu de l'écraser, admirait maintenant son activité surhumaine, et redoutait le prestige de ses armes. Le nouvel empereur de Russie se déclara son ami. A Paris même, l'opinion devint prussienne. Marie-Thérèse renonça à recouvrer la Silésie.

XXXVII. Sur mer, la guerre était encore plus triste pour la France. Successivement, le Sénégal, avec son riche commerce de gomme, la Guadeloupe, la Martinique et toutes les petites Antilles étaient devenus la proie des Anglais. Aux Indes, le successeur de Dupleix, le brave mais imprudent Lally-Tollendal, échoua devant Madras, s'aliéna les indigènes, et, écrasé par des forces supérieures, perdit Pondichéry avec les autres comptoirs. Fort de sa conscience, il vint lui-même se constituer prisonnier à la Bastille, et le parlement, fier de réparer par ses rigueurs l'incurie du pouvoir, l'envoya à l'échafaud (1766). Mêmes désastres au Canada, vigoureuse et fidèle colonie, dont l'Angleterre ne vint à bout qu'à force d'hommes et d'argent. Pendant quatre ans, ces Français, abandonnés de leur patrie, attendirent vainement des secours qui n'arrivaient point. Ils se levèrent jusqu'au dernier pour défendre leur capitale, qu'eût sauvée le moindre des corps d'armée inactifs sur le Rhin, et, après une lutte mémorable, ils se virent contraints d'ouvrir leurs portes à l'ennemi.

XXXVIII. L'Espagne veut venir à l'aide des vaincus. Les Anglais lui prennent en quelques mois les Philippines, la Havane, avec neuf vaisseaux et cinquante millions d'or ou de marchandises. Ils menacent Panama, Saint-Domingue, la Floride, la Louisiane. Nul obstacle à leurs conquêtes. La paix seule en arrête le cours, paix à jamais néfaste, par laquelle Louis XV signe, à Paris même, l'abandon du Canada, de la rive gauche du

Mississippi, du Sénégal, de Grenade et de Sainte-Lucie aux Antilles, de Minorque, son seul trophée qu'il s'était flatté de rendre à l'Espagne, enfin de la Louisiane, qu'il fut obligé de donner en échange. Le nouveau monde, avec ses immenses perspectives d'avenir et de richesse, lui était définitivement fermé. Comme dédommagement, il ne recouvrait que ses lointains et chétifs comptoirs des Indes, désormais noyés dans l'empire anglais (1763).

XXXIX. Ainsi, au lendemain du système de Law, sous l'influence d'une philosophie toute matérialiste, en face du triomphe applaudi de la Prusse et de l'Angleterre, la France se voyait sévèrement contenue dans ses frontières, exclue du commerce du monde et sevrée des richesses pour lesquelles elle s'était si vivement passionnée. C'était le juste châtiment de l'immoralité qui avait miné les plus vieilles familles, de l'orgueil sceptique dont se berçaient les savants, de l'agitation stérile et creuse qui gagnait les classes populaires. De jour en jour le mal s'aggravait. Si les sciences positives faisaient de rapides progrès entre les mains de Réaumur, inventeur du thermomètre, de l'acier et du fer-blanc; de Buffon, créateur du jardin des Plantes et de l'histoire naturelle; chaque découverte de physique ou de géologie était une arme nouvelle aux mains des incrédules; la demi-hostilité de Pascal et de Galilée se changeait en guerre acharnée, et le fils d'un coutelier de Langres, un autre élève des jésuites destiné au clergé, Diderot, entreprenait de résumer dans une vaste *Encyclopédie* les objections, les doutes, les railleries de la science moderne. Louis XV essaya timidement d'arrêter cette publication. L'Europe entière l'imprima, avide de recevoir et de rendre à la France le venin de l'impiété.

XL. Affaiblie par une longue paix et par la protection non moins fatale de Louis XIV, l'Église se défendait mal contre ses ennemis, qui, flattant tous les mauvais instincts, avaient pour eux petits et grands, depuis M^{me} de Pompadour jusqu'au dernier laquais. Pourtant, s'il lui restait encore quelques champions zélés et consciencieux, c'était

parmi les religieux, de tout temps plus indépendants que le clergé séculier, et surtout parmi les jésuites, ordre savant et nombreux, maître de l'enseignement, de la chaire et de l'oreille des rois. C'était déjà contre eux que jansénistes et gallicans avaient déchargé leurs rancunes, que Pascal avait écrit ses *Provinciales*, Molière son *Tartufe*. Depuis lors la haine contre eux n'avait pas cessé de croître et n'attendait plus qu'un prétexte pour éclater. Au fond, on voulait les anéantir, parce qu'ils étaient l'avant-garde de cette Église contre laquelle toutes les mauvaises passions n'ont jamais cessé d'être conjurées. En effet, aux yeux du juge le plus rigoureux, qu'y avait-il à leur reprocher? Peut-être, dans un esprit de douceur et de conciliation, avaient-ils poussé trop loin les concessions à faire à un siècle dépravé. Fermant les yeux sur les désordres de la cour, au lieu d'imiter la sévérité de saint Ambroise, et oubliant qu'avec le mal toute trêve est dangereuse, ils ne recueillirent que l'ingratitude de leurs élèves et de leurs pénitents. D'un autre côté, ils pliaient quelque peu sous le poids de leurs richesses, dangereux bagages pour des soldats du Christ. L'un et l'autre hémisphère étaient couverts de leurs maisons, de leurs noviciats et de leurs collèges, partout bâtis dans des proportions grandioses. Les sauvages du Paraguay, convertis et gouvernés par eux, les reconnaissaient en quelque sorte pour leurs souverains. Quoi de plus beau que l'activité bienfaisante de ces missionnaires qui portaient jusqu'aux extrémités du monde le flambeau de la foi et de la civilisation, alors que les philosophes du temps se complaisaient en d'égoïstes et stériles rêveries? Mais, loin de désarmer les ennemis de la religion, ces conquêtes pacifiques ne faisaient qu'exciter leur jalousie, et il suffit d'un fait isolé pour qu'une société gorgée d'or et de plaisir se ruât sur les plus purs et les plus dévoués de ses serviteurs.

XLI. Aux Antilles, le père Lavalette avait touché au fruit défendu du crédit, emprunté quelques millions à un banquier hollandais, colonisé d'immenses terres, acheté plusieurs milliers de nègres. Un beau jour, deux ou trois de ses vaisseaux se perdirent; incapable

de faire honneur à ses engagements, il fut déclaré en banqueroute; la compagnie refusa de payer ses dettes, la justice l'y condamna. L'occasion était belle pour soulever l'opinion populaire, pour assouvir la haine des vieux jansénistes et des jeunes philosophes. Une enquête générale fut ordonnée. Il n'est point de grief, absurde ou usé qu'on ne relève contre des gens dont on veut se défaire. Bien que l'on ne fût plus au temps de Henri IV et de Philippe II, et que, parmi les catholiques, la prépondérance appartint à la France, l'ordre se vit proscrit comme professant des maximes contraires à l'indépendance nationale; ses biens furent confisqués, ses membres rendus au clergé séculier, sinon bannis. Cet exemple fut suivi avec un irrésistible entraînement. En Espagne et à Naples, la famille des Bourbons, saisie d'une manie de suicide, frappa sans hésiter l'avant-garde de l'Église, les plus fidèles soutiens de la société et du trône. En Portugal, ce fut encore pis. Accusés d'un complot contre la vie du roi, les jésuites furent jetés dans des cachots infects, livrés aux tortures et traités avec une cruauté digne des temps barbares.

XLII. Ainsi avaient jadis péri les templiers. Mais là ne devait pas s'arrêter cette triste ressemblance. Les souverains catholiques s'entendirent pour exiger du pape Clément XIII la ruine complète de la compagnie. Leurs obsessions et leurs menaces firent mourir le pape de douleur. Son successeur, portant aussi le nom fatal de Clément, fut élu, comme Clément V, à force de violences et d'intrigues, et à condition de consentir à la suppression demandée. A peine sacré, il se débattit contre ses engagements, et chercha à gagner du temps, cruellement balancé entre son honneur compromis et le cri de sa conscience. Il finit par céder, prononça, comme Clément V, une dissolution sans motif (1764), dans le seul intérêt de la paix, et peu de temps après mourut fou de remords. A la honte des peuples catholiques, ce furent l'Angleterre, la Prusse et la Russie qui abritèrent les derniers jésuites, et qui gardèrent cette précieuse semence à la génération suivante.

XLIII. Cette persécution fut regardée

venait l'inégalité des hommes? Les deux mémoires de Rousseau résumant toute sa doctrine. Ce n'est plus le chrétien marchant d'un pas sûr dans la voie du progrès et consacrant toutes ses facultés à la gloire de Dieu, mais l'élève de Salluste et de Tacite flétrissant la richesse, la science et les plus pures jouissances de l'art comme fatales au cœur des peuples, et désespérant de trouver la liberté, l'égalité, la fraternité ailleurs que sous la tente des barbares. C'est à l'État, représentant non la volonté de quelques-uns, mais celles de tous, de raviver ces vertus, naturellement données à l'homme, mais détruites par la superstition, d'élever la jeunesse, de combattre la corruption, de niveler les rangs, en un mot, de réaliser cette république que Platon, Fénelon et tant d'autres ont rêvée.

L. Nul ne songe que cette illusion prépare des armes terribles à quelque nouveau despote, devenu, comme Calvin, le maître des consciences et exploitant à son profit le vieux prétexte du salut public, et qu'au contraire le mal véritable, la vraie cause des vices et des inégalités est innée au fond du cœur humain, où chacun serait libre de la combattre. Malgré ce grave péril, malgré les railleries des sceptiques, les âmes sensibles, les femmes et la multitude se passionnent au seul nom de la liberté, de ce bien toujours cher et depuis si longtemps inconnu. Celui qui a osé en rappeler le souvenir, et dans ses romans parler encore d'amour comme d'une chose sainte et véritable, devient un héros persécuté pour la justice. A sa voix, chacun brûle de revenir à cet état primitif de Sparte et de Rome, dont la félicité quelque peu brutale, achetée par l'ignorance et par la pauvreté, semble un âge d'or auprès des hontes d'un siècle raffiné, et ne pâlerait que devant les joies et les grandeurs oubliées de l'Évangile. Ainsi, en face de la secte rare et peu populaire des économistes, qui n'aspirent qu'à déchaîner le torrent de la richesse, grandit celle des naturalistes, qui prétendent l'arrêter, qui tentent l'œuvre impossible de combattre une civilisation de douze siècles et de lui faire remonter le cours des âges. Si quelques-uns se bornent aux questions finan-

cières, les autres, plus logiques, cherchent leur solution dans le renouvellement de la société tout entière. C'est le grand mouvement de la Réforme qui recommence, non plus par la révolte des rois et des évêques contre le pape, des grands et des prêtres contre les évêques, mais par l'insurrection des bourgeois et du peuple lui-même contre toute hiérarchie, toute autorité divine ou humaine. Le but n'est plus l'interprétation des Écritures et la recherche de la vérité religieuse, mais le partage équitable des honneurs, des richesses et du bien-être en ce monde.

LI. Par un contraste singulier, tandis que, mettant un terme aux controverses religieuses et vouées au culte de l'intérêt bien entendu, l'aristocratie anglaise et la royauté prussienne tiennent leurs sujets étroitement unis, et les font travailler à l'accroissement de leur domination, le peuple le plus intelligent de la terre languit dans une triste impuissance, et remue pour en sortir tous les problèmes politiques et sociaux. Les protestants se contentent d'un fragment de vérité sous lequel ils abritent leur vie et leur génie pratique. Élevés à l'ombre de la vérité complète, qui n'est jamais acceptée sans combat, les Français la rejettent tout entière, et font l'essai le plus audacieux que l'homme ait jamais tenté, d'agir par sa raison pure et par ses propres forces.

LII. En présence de ce mouvement menaçant, Louis XV, courbé sous le poids du vice et des années, se contentait de répéter : « Après moi le déluge ! » et cherchait à s'étourdir en de nouveaux plaisirs. Incorrigible dans la débauche, il y contracta le mal qui l'emporta. Il fallut se hâter d'enterrer ce corps où la pourriture avait devancé la mort (1774). Il alla rejoindre à Saint-Denis l'aïeul dont il n'avait que trop continué les fautes, et les anciens rois auxquels ses cendres allaient bientôt porter malheur. Le vieux prince de la philosophie, Voltaire, lui survécut encore, et vint jouir à Paris de sa scandaleuse popularité. Ses derniers jours furent un véritable triomphe, triomphe du cynisme et de la plus insouciant incrédulité. Accablé

de ses railleries, Rousseau lui-même désespéra de relever cette société en ruines, la jugea aussi malade que la Pologne, à laquelle il avait donné naguère une consultation, et mourut à demi fou de dégoût et de mélancolie. Peu d'années après, une sépulture commune devait réunir les deux philosophes ennemis. Par une amère dérision, tandis que les ossements des rois étaient jetés au vent, ceux de Voltaire et de Jean-Jacques venaient occuper en grande pompe la basilique rejetée de Dieu que Louis XV avait élevée à sainte Geneviève.

LIII. Au moment où les choses penchent vers leur ruine, quelquefois, par une merveille d'héroïsme, un homme de cœur se dévoue, et oppose sa seule poitrine au torrent du vice, jusqu'à ce qu'il périsse sous le poids d'un si grand effort. Ainsi, à la veille de la Réforme, Jérôme Savonarole avait un instant réprimé la corruption de l'Italie, et, l'enthousiasme dissipé, était mort sur un bûcher. Après avoir eu son siècle des Médicis avec ses misères et ses splendeurs, sa magnificence et puis son triste revers, la France descendait avec une effrayante rapidité sur la pente de la dépravation. Ce ne fut pas un moine, ce fut un roi qui, désavouant les funestes traditions de ses aïeux, lutta contre les entraînements d'une génération perverse. Bon, pur, généreux comme l'élève de Fénelon, prêt, pour le bien de son peuple, aux sacrifices de la plus sévère économie, type accompli du père de famille sur le trône, Louis XVI était assurément le meilleur souverain depuis saint Louis. Son austérité était tempérée par la grâce et l'enjouement de sa femme, Marie-Antoinette, Autrichienne et pourtant ennemie de la raideur et de l'étiquette, aimant les fêtes, les nouveautés, et faisant une guerre innocente à la parcimonie de son époux. Du reste, leurs plaisirs champêtres du petit Trianon étaient aussi loin de l'ancien faste de Versailles que les bosquets de ce modeste jardin différaient des grandes allées du parc royal. Béni de Dieu, embelli de deux beaux enfants, ce jeune et chaste couple semblait destiné à désarmer les plus pervers et à devenir l'idole de tous. Pourtant

un sinistre augure planait sur leurs têtes, et d'affreux malheurs dans la foule avaient empoisonné au Champ-de-Mars les fêtes de leur mariage.

LIV. L'heure était venue de voir jusqu'où irait l'action de ce bon roi si désiré. Son arme la plus puissante était la vertu, arme supérieure dans le gouvernement des âmes à la force et au génie, mais aussi odieuse aux âmes corrompues que chère aux cœurs honnêtes. Au premier abord, la cour reprit une décence et une dignité depuis longtemps inconnues. Les vices bruyants se turent et rentrèrent dans l'ombre. Ils ne tardèrent pas à relever la tête, et ce fut à son propre foyer que Louis XVI trouva ses premiers ennemis. De ses deux frères, l'un était philosophe, incrédule, et soutenait avec entêtement les prétentions de la magistrature; l'autre, superbe et chevaleresque, encourageait de tout son pouvoir la morgue des nobles; enfin le duc d'Orléans, héritier de la dépravation du régent et de son amitié pour les Anglais, se trouvait mêlé à toutes les turpitudes, et était le chef désigné des secrètes affiliations de factieux. Les courtisans, qui affectaient de ne plus croire au bien, ne laissèrent même pas à l'abri de leurs soupçons le désintéressement du roi, la fidélité de la reine, et accablèrent des plus noires calomnies ceux qu'ils n'étaient capables ni de comprendre ni d'aimer. Abreuvé de chagrins dans sa famille, Louis XVI n'était pas mieux traité au dehors. Son avènement avait été signalé par une clémence sans limites. En même temps qu'il ouvrait les prisons d'État, il suspendait les persécutions contre les jansénistes et les protestants, revenait tacitement sur la révocation de l'édit de Nantes, laissait rentrer en foule les calvinistes proscrits, et enfin rétablissait les parlements dissous par Louis XV. Ceux qu'il avait comblés de bienfaits se signalèrent presque tous par leur ingratitude et par une violente opposition.

LV. Si tel était le prix que le nouveau roi recueillait de sa mansuétude, que pouvait-il espérer sur le terrain vague et mystérieux de la politique? Bon jusqu'à la faiblesse, animé du seul désir du bien, il crut réussir

comme une grande victoire. Avoir écrasé la compagnie de Jésus, c'était se relever des hontes de la dernière guerre, réparer la perte de ses colonies, égaler la gloire de ses voisins et à jamais illustrer un règne. En échange des jésuites, la France fut dotée des francs-maçons, société secrète se rattachant, disait-on, aux anciens templiers, et employant précisément à l'élévation de ses membres et à la ruine de ses adversaires l'organisation dont elle accusait les ordres religieux, c'est-à-dire la puissance d'une affiliation mystérieuse, d'une aveugle obéissance et d'un espionnage général. Entouré d'épreuves et de serments, formé en grande partie de gens sans foi, d'ambitieux, de réfugiés de tous les pays, le nouvel ordre ne tendait qu'à ruiner de plus en plus la religion et le pouvoir.

XLIV. Toutefois il ne fallait pas s'arrêter en si beau chemin. Non contents d'avoir détruit les missions du Paraguay, de l'Inde et de la Chine, et d'avoir réduit à un commerce avide l'apostolat de l'Europe chrétienne, les philosophes encourageaient de leurs éloges et poussaient à de nouveaux exploits les hommes d'État du jour. Lâche et tyrannique dans les pays catholiques, inique et envahissante dans les pays protestants, la politique, identifiée partout au droit du plus fort, allait faire bien d'autres victimes. L'Angleterre et Frédéric II lui-même furent devancés. Une protestante plus audacieuse et plus cynique, l'Allemande Catherine II, impératrice de Russie par le meurtre de son mari, se posa comme le type consommé du souverain moderne. Diderot et Voltaire s'empressèrent de lui ériger un piédestal. Il lui restait à s'illustrer par quelque entreprise fameuse. Elle jeta les yeux sur la Pologne, à demi conquise par Pierre le Grand, mais se débattant encore contre la mort. Ce pays souffrait plus qu'un autre de la dissolution des jésuites, qui en avaient été les apôtres; la cause catholique y était intimement unie avec le salut de la patrie, et le parti russe n'y avait pas de meilleurs appuis que les dissidents et les Juifs. A la mort du roi Auguste III, Catherine prétendit lui donner

pour successeur un de ses favoris, le fit élire sous la pression de ses baïonnettes, et maintint par la violence les prétendues libertés qui paralysaient la constitution polonaise. Quiconque résista fut envoyé en Sibérie.

XLV. En ce péril suprême, le sentiment national se réveille. Une magnifique insurrection éclate et disperse l'étranger. A sa tête marche le vénérable évêque Krasinski; sur ses étendards elle porte le crucifix et la madone; Jésus et Marie, voilà sa devise. Dans sa fureur, Catherine lâche sur les rebelles les Cosaques Zaporogues, barbares indisciplinés, qui massacrent jusqu'aux femmes et aux enfants. Alors les Polonais invoquent une dernière fois l'aide de la France, et demandent à Louis XV un roi héréditaire de son choix. Mais, abruti par un joug encore plus vil que celui de Mme de Pompadour, il se contenta de leur envoyer de l'argent et quelques officiers. Les Turcs seuls, abdi quant leurs rancunes, viennent au secours de ceux qui les ont tant de fois combattus. Quant aux sages, aux penseurs, ils sont tous pour Catherine. Diderot et Voltaire l'encouragent; les Anglais guident ses vaisseaux dans l'Archipel; le successeur du grand Frédéric et son imitateur, l'empereur Joseph II, triste fils de Marie-Thérèse, s'entendent avec les Russes, non plus pour donner un roi à la Pologne, mais pour se la partager. Leurs armées enlacent ce malheureux pays, et y étouffent toute résistance dans le sang. Cracovie tomba la dernière, et avec elle l'indépendance et la vie de cette brave mais imprudente nation. Le plus grand crime politique des temps modernes était consommé sans que personne élevât la voix en faveur des opprimés.

XLVI. Pour se consoler, Louis XV occupait la Corse, île rude et indomptée, qui devait bientôt donner un maître à la France (1768). Du reste il se livrait chaque jour à un despotisme plus mesquin et plus tracassier. Le parlement ne jouit pas longtemps de son triomphe sur les jésuites. Pour quelques observations au sujet des finances, il fut dissous, et avec lui disparut le dernier vestige d'institutions libres (1772). Serviteur fidèle et dévoué des rois, il n'avait que trop

flatté leurs vellétés d'omnipotence; il était juste qu'il les subit à son tour.

XLVII. L'horizon devenait triste. Au milieu du progrès des sciences, de la navigation et de l'industrie, dans le siècle le plus savant et le plus orgueilleux qui fut jamais, en présence de l'Angleterre se gouvernant elle-même et dominant la mer sans partage, de la Prusse forte de sa belle et invincible armée, enfin de la Russie régnant sur la Vistule et sur la mer Noire et menaçant Constantinople, le France n'avait plus ni colonies, ni marine, ni prestige militaire, ni liberté. Elle assistait impuissante à la ruine des nations catholiques dont elle était la première, et abandonnait l'Espagne aux rapines des Anglais, l'Italie au joug autrichien, l'Irlande et la Pologne aux plus cruelles persécutions. Il semblait que l'heure de la caducité eût ainsi sonné pour elle. D'autant plus entêtés de leur noblesse qu'elle n'avait plus de sens ni de fondement véritable, les grands donnaient l'exemple d'une superbe oisiveté, d'un luxe et d'un goût dépravés, de la plus honteuse indifférence religieuse et politique. Corrompus avant de s'être élevés jusqu'à eux, les petits n'avaient plus assez de sève pour remplacer ces membres gangrenés, et le travail séculaire du sang nouveau qui régénère le sang vieilli ne suffisait plus à ranimer la vie de la nation. Il fallait une grande crise, et un de ces remèdes violents où le mal se guérit par son excès même: chacun le proclamait.

XLVIII. Voltaire seul, satisfait de son opulence et de sa gloire, trouvait que les choses allaient pour le mieux, continuait à rire de tout, et s'efforçait de mettre à la raison quiconque parlait de combler le vide creusé d'un commun accord par l'impiété et par le despotisme. Malgré ses invectives, croissait le nombre dangereux des gens en quête d'un expédient pour arrêter la décadence. Le mal, aux yeux de cette génération matérielle, ayant surtout son siège dans les finances, plus d'un esprit sérieux, suivant la trace de Racine et de Vauban, oubliait que la servitude est le châtement nécessaire, non la cause de la corruption, et, sans se préoccuper de la régé-

nération des mœurs, demandait seulement l'égalité répartition des impôts, la liberté du travail et du commerce, se flattant de détruire ainsi la paresse, l'incurie, la misère générales. C'était reproduire servilement les idées des Anglais, qui, forts de leur activité et de leur industrie, ne cherchaient qu'à inonder le continent des produits de leurs manufactures, et prêchaient en France le libre échange, comme la Russie soutenait la liberté politique en Pologne. Pourtant le système de Law avait montré que les institutions les plus utiles sont des armes funestes en de mauvaises mains, et que ce qui augmente la puissance des peuples vigoureux précipite la ruine des peuples faibles. L'exemple du Portugal, devenu depuis un siècle une succursale de l'Angleterre, achevait de le prouver. Aussi Voltaire avait-il assez bon marché des économistes, qu'il accablait de ses pamphlets, et auxquels il reprochait avec raison, comme aux alchimistes du moyen âge, de vouloir créer par leurs combinaisons la richesse que le travail et l'économie sont seuls capables de produire.

XLIX. Il venait moins facilement à bout d'une nouvelle école philosophique, qu'il pouvait se vanter d'avoir suscitée par son scepticisme sans limites. En effet, à côté des encyclopédistes, téméraires démolisseurs de toute croyance; à côté des économistes, qui pour guérir le paralytique l'engageaient à jeter ses béquilles, la réforme financière et sociale avait son Calvin dans le fils d'un horloger protestant, dans l'austère et logique Jean-Jacques Rousseau, que Genève rendait à la France en échange du terrible réformateur du xv^e siècle. De bonne heure aigri par la pauvreté, mal à l'aise dans les salons où se complaisait Voltaire, éconduit comme compositeur, repoussé par la Suisse et par la France, il conçut contre la société moderne une haine vigoureuse, que le voyage d'Angleterre fut loin de dissiper. Dans un temps où chacun sondait les plus profonds mystères, l'académie de Dijon lui fournit la première l'occasion de développer ses idées. Quelle était, demandait-elle, l'influence sur les mœurs des sciences et des arts, et d'où pro-